



La genèse du court-métrage

L'idée principale du scénario m'est venue après avoir visité la maison d'un ami brûlée par la foudre.

Mes parents étaient les premiers sur le lieu et lorsqu'ils m'ont parlé de la désolation qui régnait là bas j'ai tout de suite voulu aller y faire un tour.

Par décence j'ai attendu quelques jours.

Lorsque je suis arrivé et que j'ai vu cette maison à moitié bâchée, j'ai eu un choc.

Je me souviens que deux jours avant le drame j'étais encore dans le jardin en train de boire un thé avec les parents et leurs trois enfants.

L'odeur de suie encore présente renforcée par une canicule qui dure ; les vieux vinyles jetés par les fenêtres et un tas d'immondices, meubles, vêtements et objets de toute sorte complètement carbonisés qui traînent sur le sol m'attirent et me repoussent à la fois.

Mais après avoir fait le tour de la maison je décide de rentrer.

La maison est vide, il n'y a plus rien. Le rez-de-chaussée n'est pas trop abîmé.

Il est juste vide, sans vie ; comme toute le reste de cette bâtisse vieille de plus de deux cents ans.

Les poutres du plafond ont quand même souffert du feu. Et les milliers de litres d'eau et de mousse des sapeurs pompiers ont dégradé les peintures et le sol.

André, les larmes aux yeux, me raconte comment la foudre a emporté trente ans de leur vie.

Ils étaient tous là, autour du poêle en fonte ancestral à boire un digestif avec des amis après un bon repas.

Le tonnerre grondait dehors dans cette petite vallée située à l'entrée du massif des Bauges.

Tout à coup la foudre frappe la maison et s'engouffre dans le conduit de cheminée.

L'éclair descend jusqu'au poêle dans lequel il rebondit en boule de feu et remonte vers le toit.

Ce dernier explose à moitié sous la force colossale.

Le feu commence.

Après s'être remis de la violence du choc. La famille et les amis commencent à sauver des affaires et appellent les pompiers.

Malheureusement, les casernes des deux gros villages les plus proches luttent déjà ailleurs contre le feu.

La seule caserne disponible est à plus de trente cinq kilomètres...

Pendant ce temps, le feu a déjà ravagé toute la charpente ainsi que le grenier en bois aménagé en chambre pour l'un des garçons musicien.

Les pompiers n'arrivent toujours pas.



La genèse du court-métrage

Les trois chambres du premier étage commencent aussi à brûler malgré l'orage incessant.

Ils tentent de sauver des affaires.

André monte et ferme la trappe du grenier afin de couper l'appel d'air et de limiter la descente du feu. Il en profite pour lancer des vêtements et autres objets par la fenêtre de la chambre principale.

Les pompiers n'arrivent toujours pas.

Le feu gagne du terrain.

Une poutre du toit s'abat alors sur le tas d'affaires au sol et embrase le tout d'un coup.

Devant la violence du feu, tout le monde reste à l'écart dans le jardin et regarde le désastre.

Les pompiers finissent par arriver après cinquante minutes.

Deux camions citernes, plus de vingt hommes du feu.

Après avoir combattu héroïquement toute la nuit, ils repartent le matin à cinq heures.

Le feu est éteint. La maison est en grande partie brûlée.

Ils n'ont plus de vêtements, plus de souvenirs palpables.

L'impressionnante collection de vinyles et de livres rares est partie en fumée opaque durant la nuit.

Tout a eu le temps de brûler en cinquante minutes...

Voilà, je suis toujours au rez-de-chaussée.

Après m'avoir raconté toute l'histoire, André me propose d'aller jeter un coup d'œil aux étages. Il me rassure, un expert est passé, la maison est sécurisée.

Je monte l'escalier, dérangé par l'odeur de suie de plus en plus forte.

Lorsque j'arrive au premier étage j'ai l'impression d'être dans un autre monde : tout est calciné ; les portes, les fenêtres, les volets, il ne reste plus que d'énormes tas de cendre au sol qui, je présume, étaient autrefois des meubles.

Seul un vieux placard en métal a tenu le coup, sinon il n'y a plus rien.

Je monte ensuite au grenier et je suis encore plus estomaqué par l'ampleur des dégâts.

Sous la bâche qui fait office de toit, il règne une chaleur insupportable.

Le sol est entièrement recouvert d'environ trente centimètres de charbon et de cendre.

Quelques morceaux de poutres ressortent ça et là de ce brasier éteint.

Il ne manque plus que le diable pour me croire vraiment chez lui !

Je redescends les étages et sors de la maison.

Choqué, j'ai du mal à parler mais mon imagination se met en route...